



Le voilà donc, ce secret plein d'horreur! (Page 351.)

qu'il se trouvait assez bien pour me recevoir. « Lui », du moins, n'avait rien perdu, depuis notre première connaissance. Son entretien roulait toujours sur les mêmes sujets, — à savoir lui-même et ses maux innombrables, ses médailles merveilleuses et ses incomparables « eaux-fortes » de Rembrandt. Dès que je voulus aborder l'affaire qui m'amenait chez lui, mon homme ferma l'œil, prétendant que je le « bouleversais ». Je persistai à le « bouleverser » en revenant obstinément, à plusieurs reprises, sur le même sujet. Tout ce que je pus tirer au clair fut « qu'il regardait le mariage de sa nièce comme une affaire réglée, sanctionnée par le père de la jeune fille, sanctionnée par lui-même, union d'ailleurs très-désirable, et des tracas de laquelle il lui tardait fort, personnellement, d'être enfin débarrassé. Quant aux clauses du contrat, si je voulais bien consulter sa nièce, et, profitant ensuite de ce que je connaissais à fond leurs affaires de famille, si je voulais tout préparer, et borner sa participation de tuteur, dans cette affaire, au simple « oui » qu'il faudrait prononcer à certains moments, — oh ! alors, il remplirait mes vues, et les vues de toute autre personne, avec un plaisir infini. D'ici là, je voyais ce qu'il était, un pauvre invalide, confiné dans sa chambre. Me semblait-il en état de supporter beaucoup de tourments ? Non, sans doute. Et, alors, pourquoi le tourmentait-on ?

J'aurais pu m'étonner un peu de ce que M. Fairlie, dans son rôle de tuteur, réduisait ainsi sa part d'influence, si je n'avais assez connu les affaires de la famille pour savoir qu'étant célibataire, il n'avait, sur le domaine de Limmeridge, que des droits de simple usufruit. Informé, du reste, comme je l'étais, je ne fus ni surpris ni déçu par le résultat de notre entrevue. M. Fairlie avait tout simplement vérifié mes prévisions, — et c'est tout ce que j'en pouvais dire.

Le dimanche fut un jour ennuyeux, au dehors comme au dedans. Une lettre m'arriva

du « solicitor » de sir Percival Glyde, m'accusant réception de la lettre anonyme dont je lui avais envoyé copie, et de l'exposé de faits qui accompagnait cette lettre. Miss Fairlie vint nous rejoindre dans l'après-midi, fort abattue et, en somme, fort différente d'elle-même. Je causai quelques instants avec elle, et risquai une délicate allusion à sir Percival. Elle écouta sans mot dire. Sur tout autre sujet, elle semblait disposée à suivre la conversation ; sur celui-là, elle la laissait invariablement tomber. Je commençai à me demander si, par hasard, elle n'en était pas à se repentir de son engagement, — comme tant d'autres jeunes dames le font souvent, et souvent aussi trop tard.

Le lundi, sir Percival Glyde arriva.

Je vis en lui un homme des plus séduisants, comme extérieur du moins, et comme manières. Il avait l'air un peu plus âgé que je ne m'y attendais, ayant les cheveux assez rares sur le haut de la tête, les traits marqués, la figure fatiguée. Mais ses allures étaient aussi actives et son humeur aussi alerte que celle d'un jeune homme. La manière dont il répondit à l'accueil de miss Halcombe fut délicieusement simple et cordiale ; et lorsque je lui fus présenté, il se montra si bienveillant, il me mit si bien à mon aise, que nous nous trouvâmes ensemble sur le pied d'une vieille amitié. Miss Fairlie n'était point avec nous quand il arriva, mais elle entra dans l'appartement environ dix minutes plus tard. Sir Percival se leva, et lui offrit ses hommages avec une grâce parfaite. L'inquiétude évidente que lui causait le changement fâcheux survenu dans l'aspect général de cette jeune personne, fut exprimée avec un mélange de tendresse et de respect, une délicatesse de ton, de voix, de gestes, qui faisaient autant d'honneur à son tact naturel qu'à sa bonne éducation. Je fus un peu étonné, dans de telles circonstances, de constater que miss Fairlie continuait à être gênée et mal à son aise devant lui, et de lui voir saisir le premier prétexte venu pour quitter de nouveau le salon. Sir Percival ne prit garde ni à

la contrainte de son accueil, ni à cette brusque retraite qui nous l'enlevait. Présente, il ne l'avait pas fatiguée de ses attentions ; absente, il n'embarrassa miss Halcombe par aucune allusion gênante au départ de sa sœur. Son habitude du monde, son tact parfait ne se trouvèrent jamais en défaut, soit dans cette occasion, soit dans aucune autre, pendant tout le séjour que nous fîmes ensemble à Limmeridge-House.

— La suite au prochain numéro. —

LES PURITAINS DE PARIS

PAR

PAUL BOCAGE

(Suite.)

— Aimer, dit le peintre, c'est être rempli d'illusions ineffables, de rêves décevants, de désirs inconnus, de vœux ardents ! C'est être tout adoration, patience, résignation, sacrifice ! On végétait avant de savoir si on aimait. Dès qu'on aime, la vie change brusquement. On éprouvait, avant la révélation, comme une lassitude, comme une maladie de langueur ; le ciel vous semblait sombre, les arbres noirs ! L'amour descend du ciel en vous, et tout vous apparaît sous une couleur nouvelle. Le jour est blanc, l'air frais, le ciel bleu, l'arbre rose ! L'amour vous a régénéré !

— C'est bien cela, mon frère, dit Cora, dont les yeux étincelaient comme des étoiles.

— Plus de langueurs secrètes ; le sang circule chaleureusement dans les veines. Plus d'ennuis mortels ; le bonheur les dissipe comme le vent d'est les nuages du matin. Tout est joie et parfum, douceur et lumière. Les yeux n'ont